

Claudie Gallay

Seule Venise

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le beau portrait d'une femme à la recherche d'un nouveau souffle de vie à Venise. Une langue belle et sensuelle qui réussit à mêler, dans un ballet de personnages, une vision de la passion amoureuse à l'interrogation sur l'Histoire et à la création artistique.

CLAUDIE GALLAY

Née en 1961, Claudie Gallay a connu un très grand succès avec *Les déferlantes*, paru en 2008. Voici réédité son troisième roman, *Seule Venise*, paru en 2004, Prix Folies d'Encre et Prix du Salon d'Ambronay.

DU MÊME AUTEUR

L'office des vivants, la brune, 2001, Babel, 2009
Mon amour ma vie, la brune, 2002, Babel J, 2008
Dans l'or du temps, la brune, 2006, Babel, 2008
Les Déferlantes, la brune, 2008

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0317-4
www.lerouergue.com

Claudie Gallay

Seule Venise

— l
— a
— b
— r
— u
— n
— e

*Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle,
mais épuise le champ du possible.*

Pindare, Troisième Pythique.

Ça commence comme ça vous et moi, ce jour-là, en décembre 2002, bien avant de vous connaître.

Je viens d'avoir quarante ans.

Pourquoi faut-il que les dates aient tellement d'importance ?

C'est l'hiver. Il fait froid. J'aurais dû choisir une autre destination. Ou alors une autre saison. Qu'importe.

Dans le train, je commence à regretter. Je me promets de descendre à Aix et puis à Aix je m'endors et à Nice c'est trop tard.

L'Italie. Vintimille. Le train s'arrête dans des gares vides. Je regarde par la fenêtre. Il fait nuit. C'est mon visage que je vois. Je le fixe. Je ne le reconnais plus.

Dans le silence, j'entends le tic-tac de ma montre. Le ronflement d'un homme dans le wagon à côté.

Le temps passe. Dans la nuit, je rêve qu'on me vole mes chaussures. Le bruit des rails sans doute. C'est le contrôleur qui me réveille. J'ai dû parler. Crier peut-être.

– Venezia ! il me dit en pointant son doigt de l'autre côté de la vitre.

Je ne vois rien. Des parkings, des ronds-points. Quelques piquets dans la brume.

Et puis des gouttes d'eau sur les vitres.
Soudain c'est là, brusquement, de part et d'autre du wagon, partout, à perte de vue. Une eau brune, maussade.
Je baisse la vitre. Je passe la tête.
La lagune.
Sur la gauche, une île se détache. Quelques arbres avec du gravier autour.
Une île fantôme.
Une île comme une tombe.
Au loin, derrière la brume, un pan de mur, quelques pierres roses, le campanile dressé d'une église. Des façades perdues, noyées, comme absorbées.
Venise, l'opaque.
C'est ainsi qu'elle m'apparaît la première fois.
Après, le train entre en gare et je ne vois plus rien. Des rails, d'autres trains. Ça pourrait être Paris, Londres, Lisbonne.
Sur le quai, personne n'attend personne. On est une dizaine comme ça, à traverser le hall en tirant nos valises. À pas traînants. Des allures de zombie.
Quelqu'un près de moi dit *È Venezia*.
Un autre dit *È l'inverno*.
À cause du froid. Du vent glacial qui souffle en rafales. Je sors de la gare. Le parvis, tout en hauteur, avec les marches qui tombent directement sur le Grand Canal.
Celui qui a dit *È Venezia* m'aide à descendre ma valise. Il me montre les palais de l'autre côté du Canal. Les façades.
– Vous verrez, quand le brouillard se lève, c'est très beau.
Vous restez longtemps ?
Je ne sais pas. Ça va dépendre.
Avant de partir, j'ai vidé mon compte bancaire. De quoi tenir un mois, peut-être deux.

Pour finir, je me suis engueulée avec tout le monde. À la fin, j'ai débranché le téléphone. Quand on sonnait à la porte, je n'ouvrais pas. Je regardais par la fenêtre, comme les vieux, en tirant le rideau. Après, ça a arrêté de sonner. Entre les yeux, j'ai pris les barres de la colère. Elles sont toujours là. Je frotte avec le doigt, elles ne partent pas.

Un soir, je me suis assise à côté de la cuisinière et j'ai respiré le gaz qui sortait des brûleurs. Pas assez de cran. Ou les brûleurs trop encrassés. J'ai eu mal à la tête pendant deux jours, une affreuse nausée.

Dans la boîte aux lettres, les factures ont fini par prendre l'eau.

Un matin, j'ai voulu éclairer, il n'y avait plus d'électricité.

Je suis allée au lavomatique rue Saint-Benoît. J'ai passé des jours à regarder mon linge tourner. Je me tirais des cafés-gobelets dans l'appareil à boissons. C'est le seul moment où je bougeais, quand je me levais pour aller tirer ma dose. Aller-retour, dix-huit pas, j'ai compté. Le carrelage, imitation marbre, je me souviens. J'ai une mémoire qui retient les choses comme ça.

Les cafés-gobelets, c'est mou, on croit toujours que ça va vous fondre dans les mains à cause de la chaleur qui traverse. C'est plus solide qu'on ne croit. Ça ne fond pas, ça ramollit, c'est tout. Je prenais la place, toujours la même, au bout du banc. Avec la machine en face. Et le radiateur derrière qui me chauffait les reins. Au bout de trois jours, je n'avais plus rien à laver. J'ai fait tourner mes serpillières. Une ou deux fois, j'ai même fait tourner à vide.

À la fin, j'ai compris que je pourrais passer ma vie ici, à ne rien faire d'autre que fixer ce tambour.

J'ai compris que la folie pouvait commencer comme ça.
Dans cette image obsédante.

Qu'elle commençait aussi dans les regards autour de moi.
Les silences.

Je suis revenue le lendemain et le lendemain encore. Je
voulais voir jusqu'où je pouvais aller.

Des heures.

Des jours.

Pour me casser la faim, je volais les pommes qui traînaient
dans les cageots à la fin du marché. Quand je rentrais chez
moi, j'avalais deux Lexomyl, ça m'assommait.

Et puis un matin, un gosse s'est planté devant moi. C'était
un gamin chétif, cinq ans à peine, avec des jambes maigres qui
dépassaient de son pantalon. On aurait cru moi, au même âge,
en garçon.

Il m'a regardée et puis il a regardé la machine, tour à tour,
il a fait ça plusieurs fois.

J'ai décidé de partir à cause de ce regard-là. Quand j'ai
compris que si je ne partais pas j'allais revenir tous les len-
demains de ma vie.

Que cette vie en vaudrait sans doute une autre.

Mais que l'enfant allait grandir et que ça n'en finirait pas.

Venise, je n'ai pas choisi. Ça s'est présenté comme ça, à cause d'un poster sur un bus de ville.

J'ai pensé que Venise, peut-être.

J'ai trouvé une adresse en feuilletant un vieux *Routard*, une pension dans le Castello. Le propriétaire s'appelle Luigi. Au téléphone, il m'a dit qu'il lui restait une chambre, que je pouvais venir tout de suite si je voulais.

J'ai pensé à tout sauf au brouillard.

Devant l'arrêt des vaporetto. L'homme qui m'a aidée à porter ma valise est toujours là.

– D'habitude, les touristes restent peu de temps.

– La seule chose, c'est d'éviter les lavomatiques, je lui réponds. Il y a des lavomatiques à Venise ?

– Des lavomatiques ?

Il n'insiste pas.

J'achète un forfait trois jours. Je le glisse dans la poche intérieure de mon blouson et je rejoins l'embarcadère.

Trevor, il m'a plaquée. Je veux l'oublier. Je ne peux pas. Il me colle. Pire qu'un gant. Surtout la nuit.

Trevor, je l'ai aimé à m'en pourrir le ventre. Plus d'un an. Un an et vingt-sept jours exactement.

Et le soir du vingt-septième jour, j'ai cru avaler la mort.

Ça m'a fait ça. Cette impression-là exactement. De l'avoir dans la bouche et de la déglutir.

Je n'aimerai plus jamais comme ça. Avec cette certitude absolue.

Quand il m'a quittée, j'ai cru mourir.

Arrêt ligne 1. Au petit matin. Le vaporetto descend par le Grand Canal de la gare jusqu'à San Marco.

Je reste debout sur le pont, accoudée au bastingage. La lagune, c'est plutôt gris, vert, changeant, avec des algues qui flottent.

De l'eau, il en sort de partout. Je ne sais pas nager. J'ai froid aux doigts. Je cherche mes gants dans mes poches. J'ai dû les oublier dans le train. En ce moment, j'oublie tout. J'allume mon portable, un boîtier noir, touches claires, l'écran, Itineris sur fond vert, couleur lagune, avec dedans la voix de Trevor. J'ai gardé ses messages. Tous. Il faudrait que je vide, je ne me résous pas.

Depuis des mois il ne sonne plus.

J'appuie sur une touche. J'écoute. La voix rauque. Sèche. J'écarte un doigt. L'autre. J'ouvre la main.

J'ai toujours eu des relations difficiles avec les téléphones. Même du temps des fixes.

Je lâche.

Il tombe.

Il flotte. Un peu.

À peine. Il coule. La vase est juste dessous.

L'homme qui est à côté de moi me montre les eaux du Canal.

– Ce n'est pas profond, il dit. On a pied partout. Ici, même se noyer est impossible.

– Impossible ?

– Pas vraiment, mais compliqué. Tout est envasé.

Après, il dit quelque chose en vénitien. Le vénitien, je ne le comprends pas. L'italien seulement. Trois ans au service de tour-opérateurs, j'accompagnais des groupes. Rome, Naples, le Sud, j'ai tout fait.

Je ferme les yeux.

L'air sent la pierre mouillée, l'algue verte.

Et puis autre chose de plus obscur, comme l'odeur du poisson décomposé.

Des ponts, il y en a, mais pas tant que ça. Surtout des palais. Des gondoles aussi mais à quai à cause du froid.

San Marco. Je descends. La place, déserte. Immense parce que nue.

Les dalles mouillées comme s'il avait plu. L'eau suinte entre les pierres, autour, partout. C'est l'aqua alta, ce qui reste des montées de la nuit.

Au téléphone, Luigi m'a dit, après les deux lions de pierre, vous prenez à gauche, les pancartes bleues *Ospedale*, vous n'aurez qu'à suivre.

Je cherche les lions. Quand je les trouve, je m'enfonce dans les ruelles.

Les roulettes de ma valise font un bruit d'enfer. Je dois la porter pour franchir les ponts. Il n'y a pas assez de pancartes. Ou alors c'est moi qui ne les vois pas. Dix fois je dois m'arrêter, demander mon chemin.

Huit heures. La valise m'a scié la main. J'entre dans un petit bistrot de rue. Toutes les tables sont prises. Je bois un café calée contre le comptoir.

À côté du sucre, une corbeille avec des brioches. J'en prends une. Au milieu de la brioche, il y a de la confiture.

J'en prends une autre. Ça me calme d'avoir de la pâte dans la bouche, cette impression de mâcher, de me bourrer. C'est comme ça depuis Trevor, j'avale plus que nécessaire. N'importe quoi.

Je reprends ma valise. C'est le matin, les boutiques ouvrent. Sur une place, un vendeur de légumes, des enfants avec des cartables, les mères qui suivent. Je les regarde, je me trompe de rue et je dois revenir sur mes pas. Je finis par arriver au Campo Santa Maria Formosa et de là, l'église San Giovanni e Paolo. La pension n'est plus très loin. Je sors l'adresse de ma poche, 6480 rue Barbaria delle Tolle, une lourde porte en bois vert avec en face un marchand de masques. Je remonte la rue.

Quand j'arrive devant la porte, je sonne.

La porte s'ouvre.

Derrière, un grand jardin entouré de murs. Tout au fond, la pension. L'ancien palais des Bragadin. La façade est recouverte d'un enduit rose. Vieux. Rongé. Du lierre sauvage s'agrippe au mur, des ronciers, et puis sur le devant, une glycine devenue presque arbre avec des branches qui retombent en tonnelles.

Une fontaine.

Des statues.

Un banc.

Tout en haut, à l'étage, une ombre passe. Elle reste immobile derrière la verrière et puis elle disparaît. Je remonte l'allée. J'entre dans le vestibule. Il fait sombre, humide. Le rio passe juste derrière. J'entends l'eau, le bruit d'un bateau à moteur.

J'avance.

Ça sent la brique, le plâtre à nu.

Au bas de l'escalier, des gamelles à chats. Contre les murs, les traces de l'eau qui suinte. Je grimpe en tirant ma valise derrière moi. Il n'y a pas de lumière. Je monte sans rien voir. Après le premier palier, je distingue tout en haut une porte avec au-dessus, une petite veilleuse rouge. C'est là que je vais.

Les dernières marches sont recouvertes d'un tapis de laine élimé.

Je n'ai pas besoin de sonner, dès que j'arrive la porte s'ouvre.

Luigi me laisse entrer et puis il referme derrière moi.

– Ne faites pas rouler, il me dit en montrant la valise.

C'est un homme petit, bedonnant, avec une moustache blanche et de tout petits yeux gris.

Il marche en glissant sur des patins de feutre.

– Vous avez fait bon voyage ? il me demande.

Je laisse la valise dans le passage.

– Oui, le train était à l'heure. C'est incroyable d'être à l'heure après un voyage comme celui-là.

– Qu'est-ce qu'il avait de spécial comme voyage ?

– Rien, des arrêts partout, dans toutes les gares. J'ai cru que je n'arriverais pas.

Il me fait entrer dans une pièce immense, une sorte de salon avec un piano, de grands miroirs qui reflètent la lumière. Contre les murs, des tableaux. Certains sont très sombres, je ne distingue rien. Sur d'autres, des visages, une scène de crucifixion.

Luigi me montre la table ronde près de la verrière.

– C'est ici que les repas se prennent, les petits déjeuners aussi.

Sur la table, un carton plein de guirlandes. À côté, un sapin.

Je bois le café. Il est chaud. Fort comme j'aime. Je finis ma tasse. J'en prends une autre.

Avec ma main libre, je déchire un morceau du papier. Je déchire encore parce qu'il est enroulé en double épaisseur. Par la déchirure, je vois l'éclat rouge de la peinture. C'est le pantin, le pantin de bois qui était accroché à votre fenêtre.

Je passe ma main dans mes cheveux. La verrue a presque disparu. Une boursouflure à peine sensible.

Je laisse le pantin sur la table.

Luigi m'a dit, vous accrochez la clé au clou et vous tirez la porte derrière vous.

La porte de vitre et la porte de bois. Le claquement léger. Je descends. Le jardin. La rue.

La Calle delle Cappuccine. Je ne croise personne, il est encore trop tôt. La lagune. Des algues flottent à la surface. La lumière pâle sur l'eau. J'attends, quelques minutes à peine, et le bateau arrive. Je ne suis pas triste.

C'est autre chose, un sentiment diffus qui me remplit. Comme si toute une part de moi s'était reconnue en vous.

Toute une part de moi.

C'est cela.

Cela seulement.

Je monte dans le bateau et je regarde la ville s'éloigner.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue